

LIVRES

CARON ET LEBLANC : ÉCRIRE L'ART DU PARFUM

Eau de vie

CHRISTIAN DESMEULES

Créatrice de parfums originaire de Sept-Îles, Orane vit en exil à Montréal où elle habite depuis cinq ans avec un homme qui s'accroche à elle comme un parasite. Elle vit? Disons plutôt que la jeune femme a l'impression de déprimer: «Loin de la mer, je manque d'air. C'est mon respirateur artificiel, ce sont les vagues qui m'oxygènent et m'apaisent.»

Et c'est avec l'intention maladroite et un peu désespérée de se libérer d'une double aliénation — celle de la ville et celle d'une relation amoureuse qui la ronge — que la narratrice de *Bleu*, le second roman de Myriam Caron, joue le tout pour le tout: elle quitte Montréal et revient s'installer sur la Côte-Nord.

Là-bas, malgré une grossesse et la naissance d'un premier enfant, ses retrouvailles avec la mer lui donneront la force nécessaire afin de se débarrasser pour de bon de son «Chien Galeux».

Depuis sa maison qui fait face au fleuve, isolée mais nourrie de la multitude et par l'imminence du paysage, Orane se fait bientôt de nouveaux amis, découvre le surf — une activité qui se transforme vite en passion — et apprivoise tant bien que mal sa nouvelle existence

Myriam Caron, auteure de *Bleu*

CHRISTIANE BLANEY

de mère monoparentale. Mais se découvrant atteinte d'une tumeur au cerveau, l'imminence de sa propre mort la poussera à écrire. Comme un legs à son fils — qui est né, d'une certaine façon, en même temps qu'elle.

Accords marins

Déterminée, elle nourrit entre-temps l'espoir de trouver de l'ombre et d'arriver à mettre en bouteille le parfum de la mer. Cette quête canalise, on le comprend, le désir d'harmonie,

d'unité et d'absolu que lui souffle la mer. «Elle ne dit pas, la mer, elle montre à coups de lames. Elle cause à mes yeux plus qu'à mes oreilles, c'est une langue qui s'adresse à mon cœur. Elle me désarme. Elle crache avec passion tout ce qu'elle ressent. Je lui parle avec mes mains, mes doigts, elle me répond en hiéroglyphes sur le sable.»

Avec une écriture à fleur de peau, sensuelle, Myriam Caron alterne les passages plus terre-à-terre avec des séquences un

peu chamaniques, faites de visions, de sensations, de dialogues fantaisistes avec les bêtes et avec la mer elle-même.

A bien des égards, *Bleu* apparaît comme une sorte de négatif de *Génération pendue* (Leméac, 2011), le premier roman de Caron. Elle y donnait à voir l'envers du décor de carte postale de la Côte-Nord: l'imminence qui rejoint un certain vide intérieur, le désarroi de la jeunesse, le suicide endémique.

Au fil d'une narration plutôt statique et brouillonne, au rythme d'un ressac qui s'étend sur près d'une dizaine d'années, *Bleu* emprunte parfois, disons-le, les apparences d'un journal intime mal dégrossi. L'écriture, tout autant que la fréquentation de la mer, sert ici de thérapie afin de régénérer le corps et l'esprit.

Un chant d'amour à la Côte-Nord et une histoire de guérison — voire de résurrection — qui pourra par moments émuouvoir, mais dont le résultat romanesque, dans l'ensemble, demeure toutefois peu convaincant.

Collaborateur
Le Devoir

BLEU

Myriam Caron
Leméac
Montréal, 2014, 240 pages

LEBLANC

SUITE DE LA PAGE F 1

en un autre siècle senti des sels, le parfum privé qu'elle s'est composé en atelier, pendant ses recherches pour le roman. Presque le parfum qu'Alexis crée dans le livre. S'y trouve «un flacon complet de rose de Turqui. Je savais que je voulais ça. Après j'ai organisé l'orchestre autour, avec du musc, un peu trop d'ail-leurs. J'ai eu accès à l'orgue complet à l'Artisan Parfumeur, j'ai pu sentir des matières premières auxquelles on n'a habituellement pas accès: des aldéhydes — ces molécules chimiques, popularisées par Chanel n° 5, qui donnent quelque chose de différent comme odeur, c'est vif — et des matières très rares, très chères, comme le bois de santal.»

Est-ce l'importance de l'odorat, de cette recherche précise à dire les odeurs, qui fait qu'on n'a pu éviter de penser pendant la lecture au roman de Patrick Süskind *Le parfum* (Le livre de poche, 1985)? Leblanc hausse les épaules: ce lien, s'il existe, n'appartient qu'au lecteur. Chez Süskind, Jean-Baptiste Grenouille, au XVIII^e siècle, tue des femmes pour tenter par enflourage d'en conserver la parfaite odeur. Ici, Alexis, par la parfumerie, «a remonté à la vie, remis au monde à sa façon, délicatement, trois jeunes femmes pour l'amour d'une autre».

Une des différences d'écriture entre les deux romans de Perrine Leblanc se trouve dans ses recherches. «Je n'ai jamais été en Russie, je n'ai pas pris le Transsibérien quand j'ai écrit *L'homme blanc*. Il y avait un travail d'imagination, même si le livre est vraiment un portrait d'une région intime. Pour Malabourg, j'avais juste à ouvrir la porte. C'est ici, chez nous. Les



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Perrine Leblanc

lieux, vraiment, tout ce qui est matériel est réel.» Les actions, elle les a posées. «J'ai fait les trajets en autocar, vers New York, j'ai croisé les douaniers, j'ai fait l'atelier de parfumerie.» Après un détour par la Grosse Pomme, l'histoire se boucle dans le Montréal du printemps étudiant.

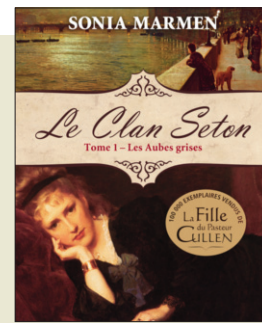
«Je trouve qu'on l'a oublié rapidement, ce printemps-là. Moi, ça m'a vraiment marquée, j'avais l'impression qu'il se passait quelque chose, je n'avais jamais vécu ça. J'ai fait des marches, des manif. Et j'ai couru, j'ai parlé aux policiers et j'ai été pour la première fois de ma vie vraiment terrorisée, chez moi. J'ai pris des notes, je ne savais pas trop pourquoi, et tous les morceaux du puzzle se sont placés. Ça a changé la trajectoire de Malabourg. Je pense que je suis très sensible à la violence, à l'injustice, qu'elles me bouleversent.» Et qu'elles l'inspirent, visiblement. «C'est peut-être pour ça que mes romans peuvent être très durs.»

Le Devoir

MALABOURG

Perrine Leblanc
Gallimard
Paris, 2014, 180 pages

LA VITRINE

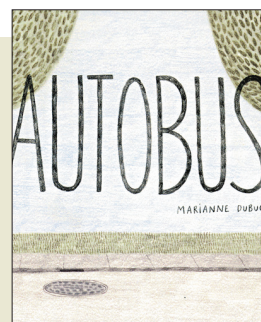


ROMAN HISTORIQUE

LE CLAN SETON
TOME 1 : LES AUBES GRISSES
Sonia Marmen
Québec Amérique
Montréal, 2014, 776 pages

Ce premier tome de la trilogie *Le clan Seton*, dont la trame se passe en pleine révolution industrielle dans la société britannique, aborde des thèmes de cette période riche en bouleversements sociopolitiques, à commencer par un féminisme en gestation et un syndicalisme naissant. L'auteure, Sonia Marmen, n'hésite pas à traiter de sujets sensibles tels que l'esclavage, dont l'abolition définitive ne surviendra qu'en 1838 au Royaume-Uni, l'homosexualité, alors encore jugée comme une «maladie honteuse», de relations hors mariage et de leur corollaire, les enfants «illégitimes»... Si l'intrigue connaît quelques rebondissements accrocheurs, le lecteur en prendrait davantage. L'histoire, qui se déroule au début de l'ère victorienne de 1836-1837, se fait plus mordante une fois passé le débit lent des premières dizaines de pages. Et les personnages, notamment celui du jeune Jamaïcain Lucas, sont bien campés. Le livre de Marmen a le mérite de son intérêt historique. Et bien que tout se passe dans le contexte britannique, on peut presque en faire un copier-coller sur les grands changements sociaux qui ont eu cours ailleurs dans le monde à cette époque, y compris chez nous.

Diane Précourt



ALBUM JEUNESSE

L'AUTOBUS
Marianne Dubuc
Comme des géants
Montréal, 2014, 44 pages

L'idée toute simple enrichit l'expérience du récit: le livre se présente plus long que haut, comme un autobus, et encore davantage quand on l'ouvre. Car le nouveau livre de Marianne Dubuc (*Au carnaval des animaux*, Courte échelle) offre une promenade en bus: la première en solo d'une fillette qui va à la rencontre de sa grand-mère. Page après page, les voyageurs — surtout des animaux — entrent et sortent, d'autres restent. Le récit est minimal; le dessin généreux, pétillant, laisse place à l'observation et à l'imagination. Après un tunnel sombre, «quelque chose [...] cloche»... Un chapeau a changé de tête et une galette, changée de main! Comptez sur vos petits pour retrouver leur propriétaire. A mi-chemin entre le récit classique et un album «cherche et trouve» poétique, ce second titre de *Comme des géants* confirme le sceau de qualité que veut se donner la nouvelle maison d'édition jeunesse.

Frédérique Doyon

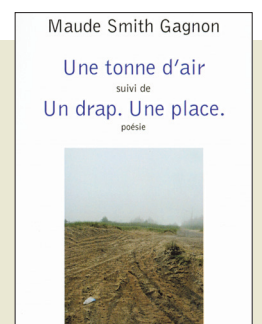


AUTOBIOGRAPHIE

JOURS NOCTURNES
Myriam Anissimov
Seuil
Paris, 2013, 223 pages

Myriam Anissimov est l'auteure de plusieurs romans ainsi que des biographies de Primo Levi, de Romain Gary et de Vassili Grossman. Son dernier roman est autobiographique. Née dans un camp de réfugiés en Suisse en 1943 de parents survivants de la Shoah, elle a vécu à Lyon avant de décider de se rendre à Paris à la fin des années 1960. Son père est mort dans un accident de voiture quand elle avait 14 ans. Elle a ressenti très vivement sa perte. Elle ne s'entendait pas avec sa mère et c'est avec rage qu'elle a décidé de s'en libérer. Elle a tout tenté pour assurer sa subsistance: le théâtre, le chant, la danse. Dans ce récit, elle évoque les premières années de la libération sexuelle. Elle a connu et fréquenté de nombreux hommes. Ils ont traversé sa vie sans laisser de véritables traces. Mais son livre est un document vif et nourri d'une époque où elle cherchait sa voie comme femme libérée des entraves et des interdits sociaux. La littérature lui a permis de se réaliser comme personne et de vaincre le sentiment de haine-amour qui la liait à sa mère.

Naim Kattan



POÉSIE

UNE TONNE D'AIR
SUIVI DE UN DRAP. UNE PLACE.
Maude Smith Gagnon
Triptyque, 2014, 148 pages

Ce recueil, format poche, propose la réédition d'*Une tonne d'air*, prix Émile-Nelligan 2006, et d'*Un drap. Une place.*, Prix du Gouverneur général 2012. Les textes sont en prose, fleurant la description paysagère un tantinet scolaire, mais bien faite, écrits dans une langue appuyée. On y sent l'influence de Francis Ponge. Le défi de Maude Smith Gagnon est de ne pas amener le réel, d'être à la recherche d'une sensation matérielle proche de la contemplation attentive et naïve. Ici, «un vent léger souffle sur des herbes cotonneuses, les linaigrettes. Leurs longues soies blanches caressent un solage en béton». Le second recueil prend la forme d'un journal intime et de voyage, poétiquant sur le quotidien en des descriptions dont la manière est parfaitement identique au premier livre. «J'étais assise dans la cuisine, le menton appuyé dans le creux de la main. J'observais la table et son lavis turquoise, mon sac à dos, la tasse brune, les cernes de thé, le papier cellophane froissé.» L'important dans ces textes, c'est le ton d'une grande douceur, pointilliste, qui ne fait aucun bruit, sinon celui d'une tendresse amoureuse pour les petites choses de la vie courante.

Hugues Corriveau

Jacques Benoit
Confessions d'un extraterrestre
Roman

Une joyeuse fantaisie qui joue en virtuose de la thématique du double.

Roman • 184 pages • 19,95 \$
PDF et ePub : 14,99 \$

Boréal

www.editionsboreal.qc.ca

© Tous droits réservés

CATHERINE FERLAND ET DAVE CORRIVEAU

LA CORRIVEAU
DE L'HISTOIRE
À LA LÉGENDE

SEPTENTRION.QC.CA
25 ans • 1988-2013 TOUJOURS LA RÉFÉRENCE EN HISTOIRE AU QUÉBEC

LIVRES

La force des liens



DANIELLE LAURIN

Recommmencements: le titre le dit, il est possible de recommencer sa vie en suivant d'autres voies que celles toutes tracées que nous suivions jusqu'ici. Mieux que possible: souhaitable. Pour ne pas dire salvateur.

Refaisant le chemin de sa traversée, c'est à une traversée de nous-même que nous invite la poète Hélène Dorion dans *Recommencements*. Son troisième récit à consonance autobiographique, après *L'étreinte des vents* (PUM), prix Études françaises 2010, et *Jours de sable* (Leméac), prix Anne-Hébert 2004.

Est-ce parce que j'ai lu *Recommencements* dans un temps suspendu, à bord de l'avion qui me ramenait de Paris? Plus rien autour n'existait que le défilement des pages sur lesquelles se superposait la voix intérieure de l'auteure rejoignant la mienne. Comme une sorte de lien invisible. Qui relie à la vie.

Se superposaient aussi des images, des mots, des phrases venus de la rencontre à laquelle j'avais assisté une semaine auparavant à la célèbre Coupole, lieu à jamais associé, pour moi, dans un autre ordre d'idées mais pas tellement éloigné puisqu'il s'agit bien d'écriture, à Simone de Beauvoir et Jean-Paul Sartre.

Nous ne sommes pas seules...

Ce dimanche-là, à l'invitation de l'organisme français Femmes-Monde, Hélène Dorion et l'artiste visuelle Carol Bernier présentaient leur livre conjoint, récemment paru aux Éditions d'art Le Sabord: *Nous ne sommes pas seules...* Un livre d'écriture et d'art, qui rend compte de quatre années de correspondance, mais aussi d'échanges d'objets, d'artefacts, d'œuvres.

Devant une salle pleine, captivée, elles sont revenues sur ces quatre années de complicité, au cours desquelles elles se sont offert un terrain de jeu, un carré de sable commun. Une amitié est née, ont-elles confié. Mais ça se voyait à l'œil nu.

Elles ont parlé de leurs démarches respectives, de leurs doutes, de leurs tâtonnements, et réfléchi à voix haute, ensemble, sur le processus de création. Elles ont raconté comment, à travers ce projet de livre qui a d'abord donné lieu à une exposition, l'écriture en est venue à expérimenter concrètement la matière visuelle tandis que la plasticienne s'est laissé gagner par les mots.

Dans mon souvenir, les mots «risque», «fragilité», «inachevé», «imparfait» reviennent souvent. Ce que je retiens: le chemin parcouru est plus important que le résultat, pour elles, au final. Elles ont consenti à privilégier la démarche plutôt que l'aboutissement, à se placer en état de

«Ainsi ma mère m'invitait-elle, par sa mort, à remonter vers ma propre source, au-delà même de notre lien physique qui se rompait — jamais plus son visage au creux de ma main, jamais plus son visage»

Extrait de *Recommencements*

Hélène Dorion, auteure de *Recommencements*

fragilité plutôt que de rechercher la perfection.

Dans *Nous ne sommes pas seules...*, Carol Bernier note d'ailleurs, tandis qu'elle prépare une exposition: «J'avance à l'aveugle et je tente de rester confiante. Le travail n'est pas dans le contrôle mais dans l'abandon.»

Mais le mot, l'idée, le thème qui sans doute est revenu le plus souvent lors de cette rencontre à la Coupole, c'est le lien. Lien entre ces deux artistes, lien entre soi et les autres, le monde, la nature, lien entre la création et la vie.

«Éprouver notre capacité à nous lier, serait-ce un des sens possibles de la vie?», écrit Hélène Dorion dans *Nous ne sommes pas seules...* Déjà, dans son récit *L'étreinte des vents*, elle affirmait: «On écrit pour lier les choses ensemble, lier les êtres, les vies.»

Le précipice du vide

L'étreinte des vents racontait avec pudeur la dévastation après une rupture amoureuse, la douleur, la fêlure, la cassure, le basculement. Réfugiée sur une île, la narratrice tentait de reprendre pied, portée par la force des choses par une nécessité de recommencements, d'ouverture.

Recommencements se situe dans le droit fil de *L'étreinte des vents*. Nous sommes ici maintenant dans les liens recréés, tandis que la narratrice revient sur son île et mesure le chemin parcouru.

C'est avec distance que la rupture amoureuse est évoquée, avec le recul des années qui ont suivi. «Cet être que j'ai jamais plus que tout s'était évaporé. Il aurait pu mourir, cela n'aurait été pire. Il aurait pu partir sans déchirer tout le passé, cela n'aurait été mieux. Rien de pire, rien de mieux; du côté où je ne l'attendais pas, la vie m'a précipité dans le vide.»

Et c'est ce vide qui, avec le temps, aura permis tous les recommencements. Malgré la peur. «Imagine-t-on ramer sans larguer les amarres? C'est pourtant ainsi que la peur agit dans nos vies.» Autrement dit: «Nous résistons si fortement à ce qui nous invite à renaître, alors que nous appartenons à ces recommencements comme la vague à l'océan.»

À bord de l'avion, dans le ouateux des nuages, *Recommencements*, oscillant entre le je et le nous, m'engageait à la méditation. Même si je passais vite sur certains passages, moins faits pour moi, trop marqués sans doute par la pensée bouddhiste, qui m'est étrangère.

Leçon de mort et de vie

Le début et la fin de l'ouvrage, surtout, m'ont fortement ébranlée. Il y est question principalement de la mort de la mère, et de ce que cela a eu pour effet ensuite chez la narratrice.

«Étendue sur le lit, ma mère avance vers le bout de sa route.» C'est la première phrase du livre. On assiste aux dernières heures de vie de la mère, qu'accompagne sa fille. C'est tendre et beau, touchant. Déchirant.

Après le dernier souffle arrive ceci: «L'un des liens les plus mystérieux de l'existence vient de basculer. Le seul corps dans lequel j'aurais été totalement fondue et dont j'ai été coupée à ma naissance s'est dissous dans la mort.»

Mais, paradoxalement, une fois la mère morte, malgré la douleur de la perte, c'est le chemin vers la liberté qui s'ouvre. «Et ce lien fondateur, fusionnel et tissé de dépendances, m'invite désormais par son absence à nommer ce que je suis pour moi-même, à devenir ce que l'enfant ne peut réaliser qu'au-delà de cette rupture définitive qu'accomplit la mort de sa mère.»

Vers la fin du livre, ça revient. La mort de la mère. Et la leçon de vie que donne la mère à la fille en mourant: «Dans cette chambre où une lame venait de déferler, j'ai compris que réussir sa vie est intimement lié à réussir sa mort. Aucun bien, quelques actions, tout notre être, voilà ce avec quoi l'on meurt.» Et plus loin: «Car on n'emporte avec soi rien de ce que l'on a possédé, très peu de ce que l'on a fait, mais tout ce que l'on a été.»

Cette leçon de vie s'accorde nécessairement pour la fille avec sa liberté nouvelle. Et ici, le texte est bouleversant de justesse, de franchise. «Au moment où le cœur de ma mère s'est arrêté, à la table familiale une chaise s'est renversée. À ma droite, il n'y avait plus personne. De force, j'étais libérée de l'enfant qui restait attachée à sa place.»

À ma descente d'avion, j'ai téléphoné à ma mère.

RECOMMENCEMENTS
Hélène Dorion
Druide
Montréal, 2014, 223 pages



LA VITRINE



BANDE DESSINÉE

LA MUTATION + LABYRINTHUM
Marc-Antoine Mathieu
L'Association
Paris, 2014, 24 pages chacun

C'est fatal. Lorsque tu t'appelles Marc-Antoine Mathieu, que tu as mis au monde des œuvres remarquables de déconstruction comme *3''*, *Le décalage* — 6^e tome des aventures loufoques de Julius Corentin Acquefacques — ou *Dieu en personne* (tous chez Delcourt), il n'est plus possible de faire dans l'ordinaire. Avec deux petits albums qui viennent de sortir, le génial créateur en fait une nouvelle fois la démonstration. Dans *La mutation*, il expose la vie de Monsieur Albert, fonctionnaire des Affaires classées qui va soudainement se faire déclasser. Le texte est fort, élégant. La mise en image l'est tout autant. *Labyrinthum* suit le même chemin en insistant davantage sur une narration conceptuelle dans laquelle un homme va tenter de s'échapper d'un labyrinthe qui est sans doute, un peu, à l'intérieur de lui. On y retrouve tout le style et l'univers du bédéiste, dans une économie de pages qui malgré tout donne beaucoup.

Fabien Deglise

Daniel POLIQUIN

LE VOL DE L'ANGE

«Un livre extraordinaire. [...] Une histoire unique. A lire!»
Danièle Grenier
Divines tentations
Radio-Canada

«Daniel Poliquin s'approprie avec autant de brio que de respect un pan de l'histoire du Nouveau-Brunswick pour étayer *Le Vol de l'ange*»
Valérie Lessard
Le Droit

Roman • 320 pages • 25,95 \$
PDF et ePub : 18,99 \$

Boréal
www.editionsboreal.qc.ca

PALMARÈS

Du 17 au 23 mars 2014

RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT PRÉCÉDENT (N ^o DE SEMAINES)
▼ Romans québécois		
1	Les héritiers d'Enkidiev • Tome 9 Mirages Anne Robillard/Wellan	1/6
2	Chroniques d'une p'tite ville • Tome 3 Mario Hade/Les Éditions réunis	-/1
3	Louise est de retour Chrystine Brouillet/Homme	2/4
4	Les gardiens de la lumière • Tome 2 Michel Langlois/Hurtubise	4/6
5	Ce qui se passe au Mexique reste au Mexique! Amélie Dubois/Les Éditions réunis	5/15
6	Un voisinage comme les autres • Tome 1 Rosette Laberge/Les Éditions réunis	3/5
7	Séraphin. Nouvelles histoires des pays d'en haut • Tome 2 Claude-Henri Grignon/Québec Amérique	-/1
8	Ce qui se passe au congrès reste au congrès! Amélie Dubois/Les Éditions réunis	6/20
9	Le clan Seton • Tome 1 Les aubes grises Sonia Maeninkos/Québec Amérique	8/5
10	Sortie de filles • Tome 2 L'enterrement de vie de jeune fille Catherine Bourgault/Les Éditions réunis	-/1
▼ Romans étrangers		
1	Georgian • Tome 1 Si vous le demandez Sylvia Day/Flammarion Québec	3/2
2	Muchachas Katherine Pancol/Albin Michel	1/4
3	Le tour du jardin. Entretiens avec Mathieu Bock-Côté... Jacques Godbout Mathieu Bock-Côté/Boréal	6/6
4	Trainée de poudre Patricia Cornwell/Flammarion Québec	-/1
5	Une aventure de Derrick Storm Richard Castle/City	5/2
6	La nuit leur appartient • Tome 1 Les rêves... Sylvia Day/Michel Lafon	4/5
7	La tête de l'emploi David Foerkinos/Flammarion Québec	10/2
8	Charmante garce Christina Lauren/Homme	7/2
9	Les enquêtes du département V • Tome 4 Dossier 64 Jussi Adler-Olsen/Albin Michel	9/8
10	S. J. J. Abrams Doug Dorst/Michel Lafon	6/5
▼ Essais québécois		
1	Paradis fiscaux: la filière canadienne Alain Deneault/Écosociété	1/4
2	Le prochain virage François Tanguay Steven Guilbeault/Druide	8/2
3	Le tour du jardin. Entretiens avec Mathieu Bock-Côté... Jacques Godbout Mathieu Bock-Côté/Boréal	6/6
4	La contamination des mots Gilles McMillan/Lux	-/1
5	Reinventer le Québec. Douze chantiers à entreprendre Marcel Boyer Nathalie Elgrably-Lévy/Stanké	-/1
6	L'urgence de penser. 27 questions à la charte Collectif/Leméac	-/1
7	De la honte à la fierté Michel Dorais/VLB	-/1
8	Les tranchées. Maternité, ambiguïté et féminisme... Fanny Britt/Atelier 10	-/1
9	Cap sur un Québec gagnant. Le projet Saint-Laurent François Legault/Boréal	7/2
10	L'anarchie expliquée à mon père Thomas Déri Francis Dupuis-Déri/Lux	5/7
▼ Essais étrangers		
1	La vérité sur les médicaments Mikkel Borch-Jacobsen/Édito	2/6
2	Pleidoyer pour l'altruisme. La force de la bienveillance Matthieu Ricard/NIL	1/21
3	La grande vie Christian Bobin/Gallimard	3/2
4	Un dinde malcommode. Un portrait inattendu des Autochtones... Thomas King Daniel Poliquin/Boréal	5/4
5	Vivre ensemble pour changer le monde. L'art... Richard David Precht/Pocket	4/3
6	Gouverner au nom d'Allah. Islamisation et soif de pouvoir... Boualem Sansal/Gallimard	9/2
7	La plus belle histoire de la philosophie Luc Ferry Claude Capellier/Robert Laffont	6/6
8	Du bonheur. Un voyage philosophique Frédéric Lenoir/Fayard	-/1
9	La force des discrets. Le pouvoir des introvertis... Susan Cain/Lathès	10/2
10	Agir de concert. Le Canada dans un monde en mouvement Joe Clark/Stanké	-/1

La BTLF (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 260 points de vente. La BTLF reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.
© BTLF, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

Les petits frères des Pauvres
La famille des personnes âgées seules
Pour donner
1.866.627.8653

POLARS

Donna Leon: demi-teintes vénitiennes

MICHEL BÉLAIR

Rien n'est jamais vraiment simple à Venise. Sans même parler de l'envasement qui la menace depuis des siècles, la Sérénissime est une ville pour le moins improbable avec ses labyrinthes de ruelles étroites et ses innombrables ponts enjambant le fouillis de canaux sinueux. Tout se dessine en demi-teintes, tout est multiple plutôt en cette cité plus que millénaire. Y compris la vérité. C'est ce qui frappera tout de suite le commissaire Guido Brunetti alors qu'il se lance dans sa 20^e enquête...

L'histoire se présente pourtant sous des airs tout à fait ordinaires. Une vieille dame est trouvée morte dans son appartement, probablement victime d'une crise cardiaque même si, sous sa tête, une petite flaque de sang s'est formée. Le légiste est formel sur les causes de la mort en expliquant la blessure par la chute de la signora Altavilla, mais Brunetti, sceptique, se met à fouiller.

Ancien testament

Et il trouvera bien sûr plein de choses troublantes sous les apparences. D'abord des vérités portées par des personnages, eux aussi en demi-teintes : une mère supérieure au discours ambigu, un ancien truand surprotecteur, une responsable d'organisme accueillant les femmes violentées mais dont la conscience n'est pas aussi claire qu'il y paraît. Puis une sordide histoire de testament — qui donnera le titre français du livre, pour une rare fois mal choisi, — remontant au siècle dernier. Ce qui mènera Brunetti

à faire le lien entre la signora Altavilla et certains pensionnaires de la résidence pour personnes âgées où elle faisait du bénévolat. On ne vous racontera évidemment pas ici comment tous ces éléments se nouent ensemble sans jamais parvenir vraiment à se dénouer...

Derrière, toujours, Donna Leon livre une description de plus en plus fine de la condition humaine. *Deux veuves pour un testament*, un de ses livres les plus achevés, est une sorte de roman de la compassion. Rien n'y est tranché, pas même le personnage de Patta, le vice-questeur, pour lequel Brunetti éprouve presque une certaine sympathie. Pas même le portrait de ceux et celles qui apparaissent à première vue comme des coupables et qui, en y regardant d'un peu plus près, deviennent avant tout des personnages émouvants, entiers, vrais.

Comme si Donna Leon prenait de plus en plus de plaisir et de temps à décrire la relation entre l'inexorable destin de Venise et les méandres de l'âme humaine... C'est à peine si l'on remarquera, une fois le livre refermé, que le commissaire Brunetti n'a pas vraiment élucidé le possible meurtre de la signora Constanza Altavilla...

Collaborateur
Le Devoir

DEUX VEUVES POUR UN TESTAMENT

Donna Leon
Traduit de l'anglais
(américain) par William
Olivier Desmond
Calmann-Lévy
Paris, 2014, 285 pages



FRANCESCO BARASCOTTI

Donna Leon, auteure de *Deux veuves pour un testament*



ROLAND NONNENMACHER

Le château de Sigmaringen, dans le sud de l'Allemagne, où d'illustres personnages de la Collaboration se sont côtoyés, sous une étiquette très stricte et la surveillance nazie.

Sigmaringen ou le château de la déroute

L'histoire se passe au-dessus du Danube, au château de Sigmaringen. Ils sont Français, pronazis, pas n'importe qui, et ils attendent la fin de la guerre. Il y en a qui croient la gagner. Pierre Assouline raconte.

GUYLAIN MASSOUTRE

C'est avec un livre dérangeant que Pierre Assouline, ex-journaliste, biographe de Gallimard, de Simonen, d'Hergé et d'Albert Londres, membre de l'Académie Goncourt, revient avec *Sigmaringen*, son neuvième roman. Il s'est plongé dans un pan d'histoire vraie, que son père lui avait contée. Mais pour cela, il a dû s'astreindre à se documenter longuement. Preuves alléguées en fin de livre.

Les faits appartiennent à l'Histoire. En 1944, peu avant la fin de la guerre, Hitler réquisitionne le château de Sigmaringen, petite principauté sur le Danube, au sud de l'Allemagne. Les princes de Hohenzollern y sont détenus, jusqu'à ce que le «gouvernement» de Laval en exil y soit à son tour assigné. D'illustres personnages de la collaboration vont s'y côtoyer, sous une étiquette très stricte et la surveillance nazie.

Cet épisode va durer huit mois, jusqu'à la chute du régime hitlérien et l'extradition de ce gratin vers la France, où les procès d'épuration débutent. Condamnations, voire exécutions, s'ensuivent. Mais comment se sont déroulés ces quelques mois étranges, dans ce lieu improbable aux 383 chambres, entre ces volontés inimaginables, ces esprits peu recommandables, ayant opté pour le mauvais côté?

C'est tout l'art d'Assouline — dont on connaît les récits poignants du retour des prisonniers à l'hôtel *Lutetia* (2005), comme *La cliente* (1998, tous deux chez Gallimard), réflexion sur le mal durant l'Occupation — que de nous entraîner vers l'inconnu. Il est pourtant repoussant, et les personnages, détestables. Le livre est imprimé gros, et déjà il grimpe haut dans la colonne des chiffres de vente.

Répulsion

Il serait tentant de le raconter à son tour, ce huis clos confié à la parole de Julius Stein, majordome allemand, marionnette inventée. C'est ubuesque : l'étiquette, les privilèges, les hiérarchies, l'opérette. Autour tombent les bombes, s'exercent les restrictions alimentaires, se répandent la famine et les maladies. On assiste

pourtant aux crispations farfelues d'exilés qui se prennent au sérieux, se croient ministres de la France et forts de leurs idées. Décalés, enflés, catastrophiques.

Ils sont abjects : comment les raconter? Leur donner vie, conversation, pensées? Assouline ne les rendra jamais sympathiques ni déshumanisés. Ils sont écervelés, mythomanes, grotesques, impuissants, bêtes. Mais aussi bien Français, dessus d'un panier qui en compte des milliers. Luchaire, le maréchal Pétain, Déat, Darnand, le président Laval, Bonnard, Rebatet, Céline, ce ne sont pas des minables, mais des collabos, entourés de leur suite et d'un personnel abondant. Seul le dernier de cette courte liste relève le tout; il faut l'entendre gueuler et se reporter à son livre *D'un château l'autre* (Gallimard), qui témoigne de sa colère d'être prisonnier là, avec ceux-là.

Chapeau bas

Oui, *Sigmaringen* est un objet de curiosité. Un livre froid, technique, qui avance dans le concret, le quotidien triste, imaginant les conversations tordues par la situation difficile, les règlements incontournables et le luxe inutile, jouxtant le dénuement et la mort. C'est théâtral et kafkaïen, cette absurde débâcle, ces figures de carton-pâte qui relèvent le col. L'édifice est un labyrinthe effarant, habité par des clowns dangereux et des pingouins qui ne se supportent pas.

L'ambiance de lâcheté et de détestation des uns envers les autres, Assouline la soutient, l'étale. Il l'a mûrie pendant vingt ans, avant d'oser la note juste, grinçante, détachée, brechtienne. Céline y joue enfin son rôle le plus fiable, celui de médecin; on croise aussi sa femme, sa maîtresse et son chat. Et quantité de figures grises, illustrant la folie collective.

Aragon s'est moqué de ce pétard mouillé dans l'enclave prussienne. Pourtant, rien de drôle. C'est le mélange de caprices «sigmaringouins» et de soumission qui effraie, et tout l'échafaudage lui permettant d'exister, dont Assouline ne parle pas, mais dont il décrit l'enfoncement, puis l'effondrement, qui horrifie et vous glace les os.

Collaboratrice
Le Devoir

SIGMARINGEN

Pierre Assouline
Gallimard
Paris, 2014, 361 pages

Sigmaringen
est un livre
froid,
technique, qui
avance dans
le concret, le
quotidien triste

POÉSIE

L'écharpe d'Isadora Duncan

HUGUES CORRIVEAU

Ce n'est presque pas de la poésie tellement c'est près du journal, d'une prise de notes quotidiennes, au fil du temps qui passe. C'est écrit en une prose un peu hachurée, curieusement ponctuée, et ça dit les petites choses de la vie, les préoccupations qui accablent. On pourrait croire que c'est prolix pour remplir le vide, pour dérouter la mort de la mère, de la danseuse étranglée par la vie, par cette «écharpe», celle d'Isadora Duncan à laquelle se réfère le titre du recueil. On meurt là, on vit ici. Qu'en retenir, comment faire pour empêcher l'écroulement fatal du réel?

Et comme le dit avec brutalité l'auteur: «On réaménage les mêmes deux-trois phrases, histoire de varier.» C'est ce qui dérange ici, cette manière de coller bout à bout les petits riens méchants, lassants. C'est sans doute la faiblesse de l'entreprise d'Aimée Verret que de ne jamais fulgurer, de ne jamais dépasser la petite lenteur d'un ton mat, sorte de nivellement des aspérités. On aimerait que les déplaisirs auxquels s'attache l'auteure soient crochus, piquants, coupants, quand, hélas, ils sont lénifiants, car «l'heure n'est pas encore grave», jamais si intense qu'elle ait sa part de catastrophes.

Elle l'avoue elle-même, presque résignée: «je sais pourquoi je ne parle pas fort, je m'habille en noir, je sais pourquoi je fais des blagues, je laisse les portes ouvertes, j'aime le fleuve, je recouds mes boutons [...]», etc.

Et puis, au détour d'un texte qui redit le précédent, on y est, on entend une voix, on sait que quelque chose aurait vraiment pu se passer dans cette langue qui cherche à nommer son malheur: «Je traîne mon pied comme un oiseau blessé, sa dépouille sur mon dos. Je cherche le cimetièr sans corps, où l'enterrer entre deux lignes téléphoniques, et une conduite de gaz.» La porte-mère vient enfin de dire son accablement, trouve enfin des mots pour traduire ce chagrin qui est si lourd à porter.

Inflammable ou ignifuge?

Pourtant, entre le salon où l'on danse et le salon funéraire, la route sinueuse comme une écharpe s'égare. Et s'égare aussi ce chagrin que l'auteure essaie pourtant de nous faire partager; et elle a beau terminer son livre par cet aveu: «j'ai mis des années à revenir ici, des années juste pour le dire, que tu es morte devant moi», on reste en dehors de cette tragédie imprégnée par une surenchère de petits faits divers.

Aimée Verret avait amorcé cette manière de s'approcher du réel dans son premier recueil, *Ce qui a brûlé* (Triptyque), paru en 2010. Nous étions restés de la même façon assez loin de l'incendie. Elle y affirmait déjà: «Je tisse un fil qui me servira à tricoter plusieurs écharpes.» Encore eût-il fallu qu'elle trouvât à s'éloigner d'un certain camaïeu dans son présent livre, car, dans son premier, on sentait mieux la vivacité de la recherche, une forme plus explosive de varloper les images.

Disons que cette *Écharpe*, belle et fatale, n'atteint pas tout à fait à l'émotion qu'elle aurait pu dénouer en nous, qu'elle aurait pu transporter dans l'air mobile de cette vie rompu.

Collaborateur
Le Devoir

ÉCHARPE

Aimée Verret
Triptyque
Montréal, 2014, 68 pages

HERMÉNÉGILDE CHIASSON AUTO-PORTRAIT

12 ouvrages en 12 mois

Il est encore temps de s'abonner à la série, de recevoir l'estampe originale créée par l'auteur, ainsi que le boîtier servant à rassembler les livres.

Abonnez-vous à www.prisedeparole.ca



LITTÉRATURE

SANTIAGO H. AMIGORENA : FAIRE ROMAN D'UNE MATIÈRE À TABLOÏD

Plus rien de secret

En janvier dernier, l'hebdomadaire *Closer* révélait la liaison de François Hollande, chef d'État, et de Julie Gayet, actrice et réalisatrice de 41 ans. Au même moment paraissait *Des jours que je n'ai pas oubliés* de Santiago H. Amigorena, cinéaste et ex-mari de Gayet. Lecture d'une rupture amoureuse, croisant cette silhouette en vue.

GUYLAINE MASSOUTRE

Des jours que je n'ai pas oubliés : sous ce titre explicite nous parvient le septième ouvrage de Santiago H. Amigorena, né en 1962. Auteur d'une saga émotionnelle, qui va de sa vie en Argentine jusqu'à six ans, puis de l'Uruguay jusqu'à la France, où il arrive en 1973, ce nouvel épisode évoque inévitablement sa vie avec son ex-femme, à la une des tabloïds.

L'événement littéraire intrigant. Julie Gayet n'est pas une inconnue. Présente dans le film *Quai d'Orsay* (2013) de Bertrand Tavernier, elle est active dans le monde du cinéma. Scénariste le plus souvent, Amigorena, quant à lui, vient de réaliser *Les enfants rouges* (2014), un film sur l'amour chez les jeunes, sans subvention ni argent privé, en noir et blanc.

Amigorena et Gayet ont rompu en 2006, après trois ans de mariage et la naissance d'Ezéchiel et de Tadéo, aujourd'hui âgés de 12 et 13 ans. Est-ce cela qu'il raconte dans son livre? Le narrateur écrivain, fou de douleur d'avoir perdu l'amour de sa femme, a bien deux fils, mais il n'y a ni

Santiago H. Amigorena, auteur de *Des jours que je n'ai pas oubliés*

noms ni dates. Le livre exprime un ardent désir de mort, qui recouvre même les enfants.

Vrai ou faux?

Roman ou récit? Les deux, assurément. Cette écriture est si émotionnelle, transparente et méticuleuse, dévoilant tout sans rien commettre, qu'on peut l'écrire: cette souffrance ressuscitée d'un amoureux, blessé par une infidélité, est le prélude à toute vraie rupture.

De là l'évidence: c'est un roman, c'est-à-dire une recomposition. Qui reconnaîtra Gayet ne se trompera pas plus ni moins que qui pensera le contraire: une telle passion est le miroir de toute vie, généralité scellée sous l'anonymat des personnages.

Il y a pourtant trace de réalité: la Villa Médicis, les deux fils, les tournages; Rome et l'Italien qu'il parle; *Delphine 1*, *Yvan 0* (1996) de Dominique Farrugia, film où joue Gayet; elle avait fondé la société de production Rouge international en 2007: le titre du film d'Amigorena y fait écho. Autre son de cloche? On l'entendra dans le documentaire de Gayet, *Le bal des réalisatrices* (2013), consacré à la situation des femmes dans le cinéma.

Féminité du manque

Tout est-il vérité ou mensonge bourgeois? « Il brûlait,

et tout l'intérieur de son corps n'était plus qu'un charbon ardent. Il brûlait, et cette douloureuse brûlure interne ne produisait aucune lumière qui, le rendant incandescent, l'eût rendu, aussi, enfin invisible. Le silence de la jalousie criait en lui comme une douleur pure. »

Le cinéaste proustien, né de parents psychanalystes, écrit simplement. C'est patent et touchant. On pense au désespoir durassien, à Louis-René Des Forêts.

L'obsession dramatique du personnage a des élans féminins, les mots du sentiment impossible et brisé, dépourillés par la tentation du suicide. Dans le cri des premières pages, la meurtrissure et le manque sont les deux faces de l'amour déchiré. Puis on croise les lettres d'Apollinaire à Lou, poésie d'un amour fou et fugace, impayé de retour. Les raisons de se lamenter tiennent bien à la perte d'un être de chair, mais la vie l'emporte sur le plus intense et possède amour déçu.

Tant de cinéma

Gayet doublera la voix de Nicole Kidman dans *Grace de Monaco*, le film d'Olivier Da-

han qui ouvrira le Festival de Cannes. Elle a souvent joué les amoureuses à l'écran. Fille de médecin, engagée en politique comme son père, elle participe à de nombreux jurys. Si les paparazzis la traquent, cette romance littéraire, réduite à l'obsession de l'étoile perdue, restituée plutôt qu'imaginée, la rattrape sans s'y résigner.

Quant à Amigorena, cet écrivain de la passion sublime ne figurait pas au stand des 46 écrivains argentins invités d'honneur au Salon du livre de Paris, clos lundi dernier. Mais ses romans trônaient au stand de P.O.L. : il se tient entre deux eaux, avec sa mélancolie et sa langue seconde, la française, et ce cri unique de la douleur écrite, un pan de la mémoire qui échappe et dont il est bel et bien question.

Collaboratrice
Le Devoir

DES JOURS QUE JE N'AI PAS OUBLIÉS

Santiago H. Amigorena
P.O.L.
Paris, 2014, 248 pages

Confessions pudiques

GILLES ARCHAMBAULT

Pour commencer, un aveu. Je n'aurais pas lu Santiago H. Amigorena si, au Salon du livre de Montréal en novembre 2012, on ne m'avait pas proposé de m'entretenir avec lui au sujet de *La première défaite*. Ce livre de 632 pages raconte un émoi amoureux intense. Le récit m'a tellement ébloui qu'invité à interviewer un auteur de mon choix à l'émission *Samedi et rien d'autre* à Radio-Canada le lendemain, j'optais pour cet écrivain, scénariste, acteur et réalisateur de cinéma.

À mon avis, les livres qui comptent sont en général ceux qui compromettent leurs auteurs. *La première défaite* est un long aveu. L'histoire d'une passion amoureuse déçue, d'un désespoir presque entre-tenu. Le livre m'avait transporté, mais son auteur? Il était à mes côtés, ce jour-là, très réservé, mais discrètement bienveillant, à l'évidence habité par une ferveur intérieure.

Discuter

Quels propos tenir avec lui? Je ne savais rien de lui. L'aurais-je su que je ne l'aurais certes pas ennuyé avec des questions sur Julie Gayet ou Juliette Binoche. Seul m'intéressait l'écrivain qui avait écrit des pages lumineuses sur le désordre amoureux. Il était de qualité, je pouvais en témoigner. Mais l'homme? Indiscutablement du genre dont les femmes raffolent. Svelte, raffiné, sorte de beau ténébreux un peu gauche. La voix était douce, le regard traduisait une délicatesse des sentiments. Mais comment, sur une scène entourée d'un mur-

VALÉRY HACHE AGENCE FRANCE-PRESSE
La comédienne Julie Gayet

mure de foule, évoquer un livre dérangeant rempli d'aveux, de violences?

Santiago Amigorena y est parvenu, ne cherchant pas à s'esquiver devant une indécence, celle de son récit. Au contraire, illustrant de façon profonde ce qu'est un écrivain véritable. C'est-à-dire un créateur de gouffres transformés en beauté. Sans esbroufe aucune, évoquant des enfers sur le ton que l'on emploie lorsqu'on les a apprivoisés en quelque sorte pour en faire des œuvres.

Je n'ai pu lire *Des jours que je n'ai pas oubliés* sans revoir mes deux rencontres avec cet écrivain racé, attachant. Il me semble que le déchainement médiatique actuel doit bien l'incommoder un peu. La littérature existe pour d'autres raisons.

Collaborateur
Le Devoir

LA PREMIÈRE DÉFAITE

Santiago H. Amigorena
P.O.L.
Paris, 2012, 633 pages



Nouvelles voyageuses et fatalistes de Sylvain Tesson

CHRISTIAN DESMEULES

Il faut l'avouer, on imagine mal Sylvain Tesson demeurer longtemps au même endroit. Cet infatigable voyageur, toujours à hue et à dia, semble avoir trouvé dans la nouvelle un genre qui lui convient. On se plaît à croire que des cuisses assez fermes, une chambre d'hôtel quelconque ou une tablette qui tremble dans un compartiment de 3^e classe d'un train russe lui suffisent pour élaborer ses histoires brèves — un genre habituellement peu prisé par les écrivains français.

Comme pour ses récits de voyage (*L'axe du loup: de la Sibérie à l'Inde, sur les pas des évadés du Goulag* ou *Dans les forêts de Sibérie*, prix Médicis de l'essai en 2011), il faut dire que ce genre lui réussit plutôt bien: il a déjà récolté le Goncourt de la nouvelle en 2009 pour *Une vie à coucher dehors* (Gallimard).

À travers les 19 histoires qui composent *S'abandonner à vivre*, ici et là, au moyen d'une écriture minutieuse et plutôt chargée, Tesson se livre sans beaucoup de retenue à une critique de la petite société parisienne ou bien dénonce les islamistes de tout poil. L'écrivain globe-trotter, né en 1972, a de toute évidence une dent contre les barbus. Et sans trop de détours, les discours flotte ici souvent à la surface de la fiction.

Souvent, on est aussi en présence d'un narrateur qui vitupère, réfléchit à voix

haute, et se souvient de ses voyages. Le français? Une langue qui n'est « plus parlée que par soixante millions de petits-bourgeois épuisés, repliés sur le souvenir d'une grandeur fossile ». Et plus encore: « Le français ne servait plus qu'à la revendication interne, à la plainte, au gémissement. Pour s'en sortir, dans ce monde, il fallait frapper à la porte de la chaire de chinois, d'arabe ou de japonais. »

Lettres et souvenirs

Le français sert pourtant encore à écrire. Comme cette histoire d'un jeune Nigérien qui tente de rejoindre l'Europe (*L'exil*). Ailleurs, deux amis escaladent une voie difficile dans le Hoggar marocain, se rendent compte qu'ils ont

été devancés trente ans plus tôt et décident de rendre visite à leur prédécesseur en lui rapportant deux pitons rouillés (*Les pitons*). Un officier de l'armée française devient la cible d'un djihadiste en Afghanistan (*Le sniper*).

On y trouve aussi beaucoup de Russie — ou d'éclats de Russie. Sous la forme d'une beauté sibérienne aux longues jambes ou de probables ivrognes mélancoliques. « Les Russes sont tous atteints à des degrés divers par cette torpeur métaphysique », paraît-il. Et tandis que l'Europe occidentale, elle, est « peuplée de hamsters affairés qui, dans leur cage de plastique tournant sur elle-même, ont oublié les vertus de l'acceptation du

sort », les Russes, eux, sont encore capables de « s'abandonner à vivre ».

C'est un fait, la plupart de ces histoires finissent mal — ou s'achèvent sur un désir contrarié. C'est la tonalité, avec le thème du voyage — et celui du *carpe diem* —, qui domine *S'abandonner à vivre*. Un recueil de nouvelles qu'on dirait tout entier contenu dans cette citation de Pascal, enseigne que l'au-

teur du *Petit traité sur l'immensité du monde* a choisi d'accrocher à la porte de sa boutique: « On mourra seul. Il faut donc faire comme si on était seul. »

Collaborateur
Le Devoir

S'ABANDONNER À VIVRE

Sylvain Tesson
Gallimard
Paris, 2014, 224 pages

Rencontre du CRILCQ

Alexis et moi

Causerie avec Alexis Martin

Acteur, metteur en scène, codirecteur du Nouveau Théâtre Expérimental, Alexis Martin est également l'auteur de nombreuses pièces de théâtre dont *Matroni et moi* (Leméac, 1997), *Hitler, précédé de Transit — section n° 20* (Boréal, 2002) et *Sacré cœur* (Dramaturges Éditeurs, 2009). Depuis quelques années, il travaille à la trilogie de *L'Histoire révélée du Canada français 1608-1998*.

Animée par
Jean-Marc Larrue

olivieri

Librairie & Bistro

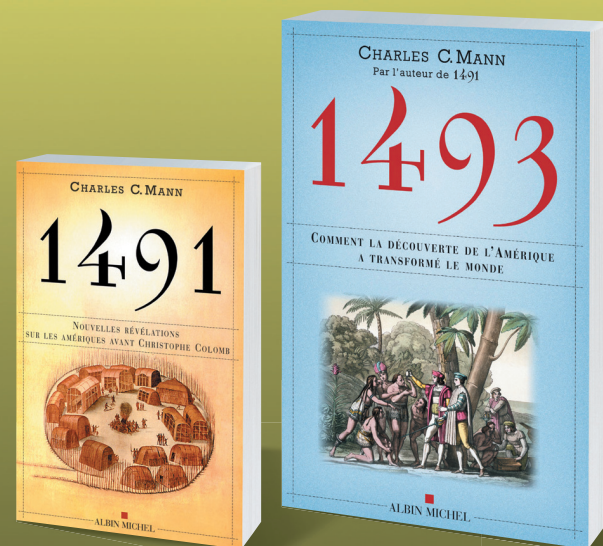
Au cœur de la littérature

Mardi 1^{er} avril
à 19 hRencontre d'écrivain
organisée par le CRILCQ,
avec le soutien du
Conseil des arts du Canada.

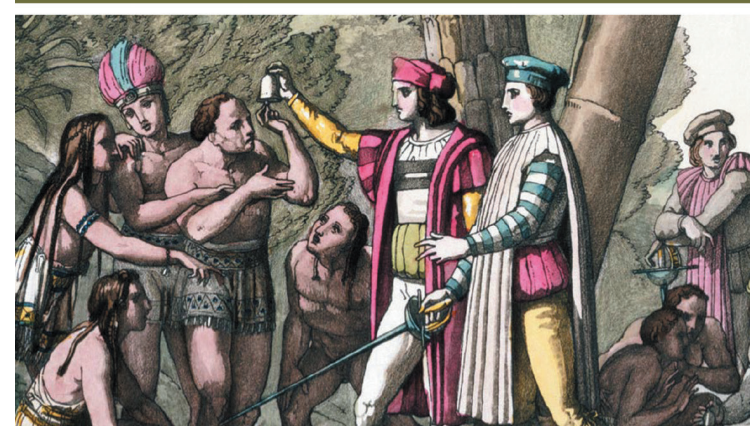
CRILCQ

CENTRE DE RECHERCHE
INTERUNIVERSITAIRE
SUR LA LITTÉRATURE ET LA
CULTURE QUÉBÉCOISES
Entrée libre/réservation obligatoire
RSVP : 514.739.3639
Bistro : 514.739.3303
5219 Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges

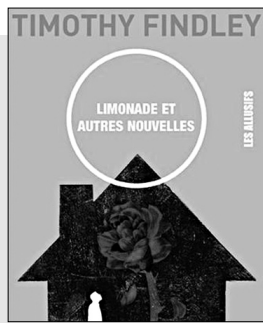
CHARLES C. MANN

Et si l'histoire des
Amériques n'était
pas celle que l'on
vous a apprise?Monumental et captivant, un essai révolutionnaire
qui bouleverse notre vision historique et culturelle
des Amériques avant Christophe Colomb.

ALBIN MICHEL



LA VITRINE

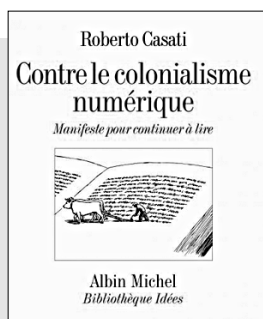


LITTÉRATURE CANADIENNE

LIMONADE
ET AUTRES NOUVELLES
Timothy Findley
Traduit de l'anglais (canadien)
par René-Daniel Dubois
Les Allusifs
Montréal, 2013, 216 pages

Au contraire de ce que suggère son intitulé, *Limonade et autres nouvelles* n'a rien de léger — ce n'est là qu'une ironie de surface, la guerre, les traumatismes et la dérive des sentiments étant ici, comme ailleurs dans l'œuvre de l'écrivain et dramaturge canadien Timothy Findley, matière à de longs tableaux ouverts. Puisées dans *Dinner Along the Amazon*, un recueil publié en 1984 et jamais traduit jusqu'ici, cinq nouvelles mettent en scène des victimes collatérales de la guerre (une veuve alcoolique, des enfants confus) et des désabusés de l'amour prisonniers de leurs blessures. De leurs combats de l'intérieur, on ne voit ni ne vit jamais les causes : supposées, imaginées par le lecteur, elles ne finissent par prendre forme que dans le lent enroulement des discours. Dans un style sobre et efficace, subtilement rendu par la traduction de René-Daniel Dubois, Findley se pose en fin portraitiste, enchâssant ses récits de manière à laisser planer partout une sourde étrangeté. À *Limonade*, puissante quoique plombée par un rythme indolent, on préférera la détresse du jeune narrateur de *Guerre*, la virtuosité d'*Un jour – plus tard – pas maintenant* et l'absurde mécanique de destruction derrière *Ce que Madame Felton avait compris*, obscur miroir d'un monde orwellien.

Geneviève Tremblay



ESSAI

CONTRE LE COLONIALISME NUMÉRIQUE
MANIFESTE POUR CONTINUER À LIRE
Roberto Casati
Albin Michel
Paris, 2013, 208 pages

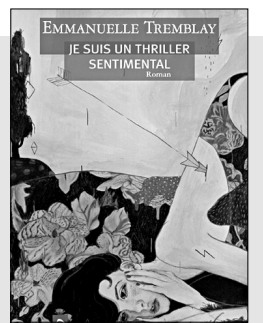
Sans être technophobe, le philosophe italien Roberto Casati refuse le « colonialisme numérique », cette idéologie selon laquelle le numérique doit s'imposer partout où c'est possible. Défenseur de la « lecture approfondie », qui requiert une attention longue et entière, Casati affirme qu'il n'y a « pas de problème dont le livre électronique puisse être la solution » et fait l'éloge du livre papier, dont le design a l'immense mérite d'exclure les distractions et d'imposer la concentration. Casati ne veut pas sortir la tablette électronique des écoles — il en propose même un usage raisonné —, mais il invite ces dernières à résister à l'envahissement du numérique et à se poser en « rempart à l'érosion mentale produite par les nouvelles technologies ». Solide et nuancé, cet essai n'est pas sans rappeler l'excellent *Internet rend-il bête ?* (Robert Laffont, 2010), du journaliste américain Nicholas Carr.

Louis Cornellier

14^E PRIX DES LECTEURS RADIO-CANADA

Foule sentimentale

Créé en 2000, le Prix des lecteurs Radio-Canada promet la littérature issue des milieux francophones minoritaires au Canada. Six œuvres de fiction concourent. Le lauréat 2014 sera connu le 30 avril à l'émission *Pénélope McQuade*. D'ici là, *Le Devoir* présente un finaliste chaque semaine.



ROMAN

JE SUIS UN THRILLER SENTIMENTAL
Emmanuelle Tremblay
Boréal
Montréal, 2013, 350 pages

FRANÇOIS LÉVESQUE

Les existences intersectées de cinq personnes sont bouleversées par un mensonge aux ramifications tentaculaires. Tel est l'argument du roman *Je suis un thriller sentimental*. L'intrigue suit la formule de l'événement localisé qui a des répercussions en une multitude de points géographiques, pour autant de protagonistes. À Miami, Amy, une professeure de littérature, découvre que son amoureux Anthony, domicilié à Hamilton, la trompe avec Caroline, une traductrice de Toronto, elle-même objet de l'affection de George, qui se méfie d'Anthony. En périphérie, l'inspecteur Wallerstein est obsédé par la disparition d'une jeune fille survenue... dans l'immeuble d'Anthony.

Dans son premier roman, Emmanuelle Tremblay, née au Saguenay, déménagée au Nouveau-Brunswick, s'intéresse à la porosité de la ligne qui sépare vérité et mensonge.

Le Devoir



ODD ANDERSEN AGENCE FRANCE-PRESSE

Dans *Vivre à présent*, Nadine Gordimer décrit le gouffre en Afrique du Sud entre les idéaux d'autrefois et la réalité désespérante d'aujourd'hui.

La bombe après-apartheid de Nadine Gordimer

PAUL BENNETT

Pour ceux qui, en Afrique du Sud, ont combattu le régime d'apartheid et connu la clandestinité, la prison et la torture, l'histoire du pays se scinde en un avant et un après : celui de la fin de l'apartheid en 1991. « *À présent*, écrit Nadine Gordimer, *tout est après.* »

Dans *Vivre à présent*, roman d'une brutale franchise et d'une stupéfiante lucidité, Gordimer, Prix Nobel de littérature 1991, décrit le gouffre qui s'est creusé dans son pays entre les idéaux révolutionnaires d'autrefois et la réalité désespérante d'aujourd'hui : pauvreté endémique chez la majorité des Noirs, systèmes d'éducation et de santé anémiques, criminalité galopante, xénophobie, corruption généralisée des nouvelles élites politiques.

De quoi exacerber le sentiment d'impuissance et le cy-

nisme des ex-militants antiapartheid, noirs ou blancs, qui ne savent plus comment sortir le pays de son marasme — d'où la tentation chez plusieurs de quitter leur pays pour la Grande-Bretagne ou l'Australie.

C'est le dilemme de ces anciens combattants que raconte sans faux-fuyants Nadine Gordimer, qui fut un des porte-voix les plus virulents du mouvement antiapartheid et qui n'a jamais abandonné son pays.

Nouveau monde ou exil ?

Voici donc l'histoire d'un couple métissé uni par des années de lutte : Jabulele, enseignante et fille d'un pasteur zulu, et Steve, Blanc mi-juif mi-chrétien dont la famille avait réprouvé l'engagement. Lui qui fabriquait jadis des bombes pour le bras armé de l'ANC se demande quelle peut bien être la place d'un chimiste industriel dans la nouvelle Afrique du Sud.

Il obtient un poste dans une université, elle devient juriste au service des plus démunis. Mais l'un comme l'autre se rendront à l'évidence : les différences de classe sont en train de remplacer celles de la couleur de la peau dans cette société. Si la nouvelle Constitution permet désormais aux Noirs d'accéder à l'université, peu d'entre eux y parviennent. La pauvreté et une scolarité défailante pèsent plus lourd que la loi.

Désillusionnés, préoccupés par l'avenir de leurs enfants, Jabu et Steve songent à quitter leurs familles et leurs amis pour l'Australie, où ils seraient enfin libérés « de la nécessité toujours absolue de résister, de s'opposer aux préjugés et à l'injustice persistants »...

Pris en étau entre la solidarité avec leur peuple et leur volonté de se dégager du passé, entre un sentiment de culpabi-

lité et d'impuissance et l'urgence d'agir, ils hésitent. Faut-il rester ou partir ?

Cette lutte de chaque instant, Gordimer parvient à la dépeindre de façon nuancée mais viscérale, avec une faculté d'empathie et une acuité confondantes. Rien ne nous est épargné des problèmes sociaux et politiques qui plombent l'avenir d'un pays miné par des siècles de ségrégation raciale et d'inégalités économiques. Ce roman est à la fois un cri du cœur et un coup de semonce. Une bombe après-apartheid.

Collaborateur
Le Devoir

VIVRE À PRÉSENT

Nadine Gordimer
Traduit de l'anglais (sud-africain)
par David Fauquemberg
Grasset
Paris, 2013, 479 pages

ESSAIS

Nos syndicats à l'école néolibérale

MICHEL LAPIERRE

En 2005, le président des Travailleurs canadiens de l'automobile, Buzz Hargrove, offre un blouson de son syndicat à Paul Martin, premier ministre et multimillionnaire. En 2008, le président de la FTQ, Michel Arsenault, séjourne sur le yacht de l'influent entrepreneur Tony Accurso. Il n'en faut pas plus pour que David Camfield, dans *La crise du syndicalisme au Canada et au Québec*, s'élève contre ce qu'il appelle la décadence du mouvement ouvrier.

Né en 1970, le spécialiste du monde du travail, à l'Université du Manitoba, n'exagère pas la gravité de la situation. Les faits parlent. Au Canada, le taux de syndicalisation ne cesse de diminuer depuis le sommet de 41,8% en 1984. Il n'était, en 2009, que de 29,5%; 71% dans le secteur public, mais seulement 16% dans le secteur privé. Lucide, Camfield conclut que « le néolibéralisme a flanqué une volée au mouvement ouvrier ».

Le Canada est loin d'avoir échappé au ton donné, au début des années 80, à la politique des

pays développés par Margaret Thatcher en Grande-Bretagne et Ronald Reagan aux États-Unis. Aucun des partis les plus importants, pas même le Nouveau Parti démocratique, traditionnellement proche des syndicats, n'a résisté à cette nouvelle sensibilité contagieuse qui favorise le laisser-faire capitaliste de préférence à l'avancement des salariés.

Poches de résistance

Camfield signale que le même état d'esprit existe au Québec. Au Parti québécois, malgré des liens entretenus autrefois avec les syndicats, seul le petit groupe Syndicalistes et progressistes pour un Québec libre, note-t-il, résiste, bon gré mal gré, au néolibéralisme ambiant sans avoir l'aval des instances dirigeantes. Il prend soin d'ajouter qu'une résistance se trouve aussi dans les rangs de Québec solidaire.

La fièvre du néolibéralisme atteint même les prétendus défenseurs des ouvriers. Rien ne l'illustre mieux que l'émergence des fonds d'investissement de capital-risque que les syndicats

« Une grève peut être une école de luttes, une expérience importante, qui transforme ceux et celles qui y participent »

Extrait de *La crise du syndicalisme au Canada et au Québec*

tager les patrons au détriment des travailleurs. Elle concrétise la tendance vers un syndicalisme d'affaires, axé sur la négociation moins fréquente de conventions collectives par des appareils syndicaux éloignés de leur base et facilement portés aux concessions.

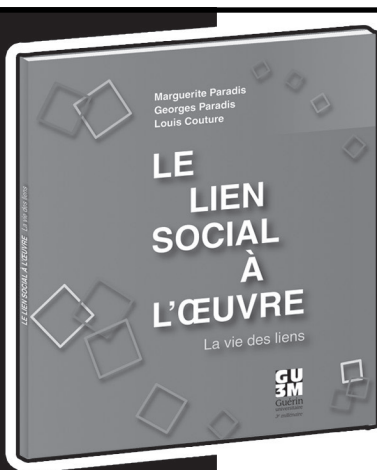
« Réinventer le mouvement ouvrier » pour empêcher sa mort, Camfield a le courage de le souhaiter ardemment. Il rêve à une ouverture sur un courant populaire protéiforme accueillant aussi bien les travailleurs que les sans-emploi. L'esprit du printemps québécois de 2012 séduisit-il, en secret, cet anticapitaliste fougueux et singulier du Canada anglophone ?

Collaborateur
Le Devoir

LA CRISE DU SYNDICALISME AU CANADA ET AU QUÉBEC

David Camfield
Traduit de l'anglais (canadien)
par Catherine Browne
M éditeur
Mont-Royal, 2014, 264 pages

GU
3M
Guérin
universitaire
3^e millénaire



LE LIEN SOCIAL À L'ŒUVRE

LA VIE DES LIENS  Marguerite Paradis • Georges Paradis • Louis Couture

Le lien social est la manifestation de la vie à l'œuvre. Il est bien vivant, transformant tout sur son passage : le monde minéral, végétal, animal et humain.

Coconstruction « diversiforme », il gagne en densité, en pluralité et en humanité lors des interactions que les individus établissent entre eux. La famille, l'école, le travail, le voisinage, le transport collectif, les réseaux sociaux, les groupes d'entraide et les diverses activités de créations ou de récréations collectives sont quelques-uns de ses terrains de jeu. Au quotidien, créer du lien social par l'entremise de nos convictions, de nos savoirs, de nos actions ou interactions, c'est œuvrer à la confection d'un vivre-ensemble qui nous enchante toujours et un peu plus tous les jours. *Le lien social à l'œuvre – La vie des liens* sera un outil précieux pour tous les intervenants sociaux et les enseignants.

88 pages • 21 \$

www.guerin-editeur.qc.ca • 514 842-3481

ESSAIS

HISTOIRE

Louis Fréchette, légende de son peuple

Dans *La double vie littéraire de Louis Fréchette*, l'historien Jean-Claude Germain réhabilite à sa façon un peu truculente la figure de cet écrivain québécois qui fut souvent réduit à tort à la taille d'un simple imitateur de Victor Hugo. Il faut dire qu'au XIX^e siècle québécois, la vie littéraire ne durait «*que ce que dure la vie des mouches à feu*», écrit Jean-Claude Germain. *Un bref éclair de luminosité — on n'ose pas dire de lumière — entre l'inexistence et la non-existence*. La composante culturelle de notre destin colonial était bien sûr de se mesurer perpétuellement à l'aune d'un préalable étranger. Quel délicat dossier à classer que celui de Louis Fréchette (1839-1908)!

JEAN-FRANÇOIS NADEAU

Polémiste redoutable, célèbre pour son anticléricalisme autant que pour sa passion du théâtre et de la poésie, Fréchette était animé d'une fougue de conteur qui suffirait à elle seule à enchanter un Jean-Claude Germain, lui-même assez unique dès lors qu'il s'agit de manier l'art de la parole. Devant ce livre remarquable qu'est *Originaux et détraqués* (1892), Germain observe avec quelle intelligence Louis Fréchette retrace, sous le couvert des folies des uns et des autres, une suite de types tout à fait québécois. Dans l'existence de ce pauvre homme qui ne supporte pas d'entendre le mot «*grelot*», il voit à raison «*le pouvoir établi, empêché dans ses uniformes et ses rituels*» qu'il oppose à «*l'anarchie insolente et imprévisible du peuple*».

Devant cet autre, simple commissionnaire du parlement gonflé de mots qu'il ne maîtrise pas, Germain constate que de nos jours toute l'Assemblée nationale lui ressemble assez. Ce malheureux, écrit-il, «*serait sans doute "jubilant" de constater que tout l'appareil gouvernemental a adopté l'approximation panoramique comme langue de communication*». Dans cette vaste galerie de personnages créés par Fréchette, Jean-Claude Germain s'amuse, autant que nous à sa suite.

Oui, Fréchette est sans conteste à situer dans la tradition des grands conteurs du Canada français. On est pourtant loin de la prose d'un Roger Brien, ce membre fondateur

de l'Académie des lettres du Québec qui s'était convaincu, même un siècle trop tard, avoir supplanté l'auteur des *Misérables* seulement parce qu'il avait publié plus de vers que lui! La littérature habillée du prestige des institutions mais tout de même vendue au kilo ne date pas d'hier. Rien de tel chez Fréchette.

L'heure américaine

Oui, on oublie le caractère foncièrement américain de Fréchette. Germain le compare volontiers à Mark Twain. Les deux auteurs furent d'ailleurs proches. «*Louis Fréchette, tout comme Mark Twain, est un monologueur sans pareil, et son génie narratif est celui d'un conteur. Un talent issu d'une longue tradition de conteurs dont il a hérité par l'entremise de Joseph Lemieux, connu également sous le nom de José Caron, mais que tout le monde appelait Jos Violon.*» Mark Twain, apprend-on, invitera son ami Fréchette notamment à le visiter à Hartford, au Connecticut.

Forcé à l'exil à cause de quelques histoires polémiques, Fréchette se retrouvera à New York, puis à Chicago où il est secrétaire d'une compagnie de chemin de fer, un poste où il succède à Thomas Dickens, le frère du grand romancier anglais. Il collabore là-bas à divers journaux et écrit autant qu'il peut. Mais ses manuscrits brûleront dans le grand incendie qui emporte une partie de la ville en 1871, faisant des centaines de victimes.

L'origine de l'original

L'histoire a retenu que Fréchette fut le premier écrivain



MAISON L. FRÉCHETTE

«*Louis Fréchette, tout comme Mark Twain, est un monologueur sans pareil, et son génie narratif est celui d'un conteur*», écrit Jean-Claude Germain dans *La double vie littéraire de Louis Fréchette*.

du Québec adoubé officiellement par la France, la mère patrie, bien que sa réception là-bas fut tout de même fort modeste. Au Canada français, victime d'un double sentiment de colonisé, être écrivain n'eut longtemps de sens qu'en com-

paraison «*à un "original" français nécessairement plus "original" par définition*».

«*Pour Fréchette*», écrit Germain dans son style assuré, *le format importait peu, ce qui comptait avant tout, c'était d'être Hugo en tout.*» Mais

Fréchette n'y parviendra jamais. Heureusement. «*Il lui appartiendra de découvrir que dans "original", il y a d'abord le mot "origine" et que l'originalité ne tient pas uniquement à la singularité originelle historique ou géographique du sujet,*

mais à une façon de le raconter, indissociable de la langue de son vécu.»

Germain rappelle la triste visite que fit Fréchette à Hugo, place des Vosges à Paris. On le fit attendre ce jour-là avec deux nécessiteux. Et lorsque l'auteur des *Misérables*, dur d'oreille, finit par recevoir Fréchette, ce fut pour lui tendre une pièce, lui faire l'aumône! Terrible méprise!

Lors d'un deuxième séjour parisien dans lequel Fréchette entraîna sa famille à sa suite, il eut pu aller plus loin du côté de la reconnaissance si une glissade psychique consécutive à une maladie bipolaire dont il souffrira toute sa vie ne l'avait pas forcé à rentrer au pays.

Devant la grande Sarah Bernhardt qu'il accompagne lors de son passage à Montréal, Fréchette se voit à nouveau précipité en bas de son piédestal. La Divine, qui supporte tant bien que mal le froid pour entendre Fréchette livrer un discours en son honneur, finit par l'interrompre. Elle dit: «*Vos vers sont charmants, cher maître, donnez-les moi, je vous prie, je vous apprendrai à les lire!*» Au moins Fréchette ne sera jamais aussi heureux qu'à essayer d'écrire au mieux pour la tragédienne de génie.

«*La plupart des critiques québécois ont été obnubilés par une hugolisation obsessionnelle de Fréchette. Ils ont minimisé son sentiment d'appartenance à une culture nord-américaine*», observe Germain qui montre ici à quel point l'auteur de *La légende d'un peuple* s'était mis à l'heure d'Amérique en rattrapant beaucoup de ce temps perdu par l'emprise britannique et le catholicisme asséchant.

Cette plongée originale dans l'œuvre et la vie de Fréchette tient en une centaine de pages auxquelles Jean-Claude Germain ajoute, dans une suite logique, «*une brève histoire du conte au Québec*» qui nous conduit jusqu'à Fred Pellerin.

Le Devoir

LA DOUBLE VIE LITTÉRAIRE DE LOUIS FRÉCHETTE
SUIVI D'UNE BRÈVE HISTOIRE DU CONTE AU QUÉBEC
Jean-Claude Germain
Hurtubise
Montréal, 2014, 152 pages

Presses
de l'Université
du Québec

On a tous besoin de savoir
POUR AGIR

Économie
Éducation
Environnement
Gestion
Management
Médias
Politiques
Sciences
Sexualité
Tourisme
Administration
Éducation
Travail social
Apprentissage
Technologies
Visuels

PLUS
DE 1300
LIVRES

LOUISE TURCOT
L'histoire d'une jeune femme sensible, dévastée par un chagrin insurmontable

Chemin de la Première-Concession
Libre Expression
Une société de Québecor Média

Crédit photo: © Sarah Scott
Disponible en format numérique

ESSAIS

Et si nous étions républicains ?



LOUIS CORNELIER

Les Québécois seraient-ils des républicains qui s'ignorent? C'est la thèse que défend le philosophe et politologue Danic Parenteau, professeur au Collège militaire royal de Saint-Jean, dans son clair et éclairant *Précis républicain à l'usage des Québécois*. Nous aurions, écrit-il, une manière de concevoir la société et le rôle du peuple en démocratie qui «témoigne de la présence de repères symboliques typiques du modèle républicain», mais nous assumerions mal cette pratique parce que ce modèle demeure «une théorie étrangère au Québec». Prendre conscience de cette situation, présume Parenteau, nous permettrait de mieux nous comprendre et de mieux nous déterminer.

La grande famille de la démocratie libérale, explique le philosophe, inclut deux manières principales de concevoir la société, le pouvoir politique et la liberté: le libéralisme anglo-saxon et le républicanisme. La tradition libérale provient surtout des pays de langue anglaise (Grande-Bretagne, États-Unis, Canada) et la tradition républicaine trouve sa source dans l'expérience française. La première, continue Parenteau, «met l'accent sur les libertés individuelles», alors que la seconde «donne plutôt la prépondérance à l'idéal de peuple et de Bien commun, garant de la liberté collective». En matière de laïcité, de citoyenneté, d'identité nationale et de souveraineté populaire, le Québec moderne se distinguerait justement du Canada en étant républicain là où ce dernier est libéral.

Accommodements

Les Québécois se sont affranchis de l'influence du catholicisme lors de la Révolution tranquille et ont exclu, par étapes, la religion du domaine



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Le philosophe et politologue Danic Parenteau est l'auteur de *Précis républicain à l'usage des Québécois*.

public ou étatique. Ils ont opté, ce faisant, plus ou moins consciemment, pour le modèle républicain de laïcité, qui repose sur une séparation stricte entre les domaines religieux et politique. Le modèle libéral de sécularisme, lui, accepte la cohabitation des deux dans la mesure où cette dernière «se fait dans le respect du principe de la neutralité de l'État par rapport à la religion».

Aujourd'hui, une majorité de Québécois craignent les accommodements religieux, qu'ils perçoivent comme un retour du religieux dans l'espace public. Pour eux, explique Parenteau, la religion relève du libre choix individuel. Il revient donc au croyant, dans cette logique, d'adapter sa pratique religieuse «si cette dernière entre en conflit avec les règles de tous, et non l'inverse». Les Québécois ne sont pas peureux ou intolérants, ils

« C'est en s'affranchissant des schèmes de pensée forgés à travers une expérience historique et sociale d'un autre peuple, et par la suite mal adaptés à sa représentation, que le peuple québécois pourra enfin se penser lui-même et se dire à lui-même ce qu'il est »

Extrait de *Précis républicain à l'usage des Québécois*

sont républicains, conclut le philosophe.

Ils le sont aussi quand ils conçoivent la citoyenneté comme une double exigence. La société d'accueil doit, selon eux, fournir aux nouveaux arri-

vants les moyens d'apprendre la langue nationale du Québec et ses codes culturels; en retour, ces nouveaux venus doivent faire l'effort de développer

un sentiment d'appartenance à leur nouvelle communauté.

Vivre et laisser vivre

Le multiculturalisme canadien, d'inspiration libérale, conçoit la culture canadienne comme une «mosaïque de diverses cultures» et la citoyenneté comme une «modalité administrative». L'intégration républicaine exige l'adhésion à une culture nationale. Au «laisser-vivre» libéral et multicultural canadien, l'approche républicaine québécoise oppose un «vivre-ensemble».

Dans ce dernier modèle, il revient à l'État d'assumer la défense et la préservation de l'identité nationale, en évolution, mais fondée sur une histoire. À l'État gestionnaire qui assure le bon fonctionnement de cette «communauté de communautés» qu'est la nation canadienne, les Québécois opposent un État national perçu «comme l'incarnation institutionnelle de ce qu'ils sont comme peuple», un État qui défend une certaine conception substantielle du Bien commun.

En matière de souveraineté populaire, enfin, le républicanisme à la québécoise s'exprimerait par un refus du gouvernement des juges non élus dépositaires des chartes et par un refus du pouvoir réservé à l'élite. Au Canada, l'établissement de la Confédération et le rapatriement de la Constitution n'ont jamais été soumis à l'approbation du peuple. Au Québec, le projet de souveraineté a donné lieu à deux référendums.

Sortir de l'irrésolution

Les Québécois, illustre Parenteau, sont donc de tendance républicaine dans un Canada libéral et «foncièrement antirépublicain». Faut-il faire l'indépendance pour résoudre cette incompatibilité? Le philosophe suggère, d'une certaine façon, un nouvel étapisme. La question du statut politique du Québec et celle de son régime politique sont liées. Les Québécois, pour sortir de l'irrésolution col-

lective qui les paralyse, doivent d'abord établir dans une constitution les modalités de leur républicanisme et de leur souveraineté populaire, une démarche qui leur permettrait de clarifier et de comprendre leur manière de concevoir leur société, leur nation, et qui ferait apparaître la nécessité d'un nouveau statut politique.

«La volonté d'instituer le républicanisme au Québec ne peut exister sans remettre en cause l'ordre constitutionnel canadien», explique Parenteau. Toute mesure conçue en essayant d'éviter le terrain constitutionnel sera fatalement vaine ou risque de n'avoir qu'une portée symbolique. Une telle mesure ne ferait en réalité que cautionner le cadre canadien, illégitime par rapport à la volonté populaire québécoise.»

Le Québec doit-il d'abord être souverain pour pouvoir être républicain? C'est plutôt en prenant conscience de son caractère républicain que le Québec pourra enfin faire librement le choix de sa souveraineté, écrit Parenteau en conclusion de ce petit essai roboratif, que tous devraient lire d'ici l'élection du 7 avril.

louisco@sympatico.ca

PRÉCIS RÉPUBLICAIN À L'USAGE DES QUÉBÉCOIS
Danic Parenteau
Fides
Montréal, 2014, 152 pages

Danic Parenteau

Précis républicain
à l'usage des Québécois

FIDES

FRÉDÉRIC BÉRARD
La fin de l'État de droit ?
Préface d'Alexandre Trudeau
Postface de Vincent Marissal

Réflexions d'un juriste indigné.

Également disponible en version numérique

www.editionsxyz.com

D^r Jean-Marie Thérien
UNE HISTOIRE INVENTÉE
Essai sur le cholestérol

Le cholestérol n'est pas le dangereux tueur que l'on prétend. Sa diabolisation est une vaste supercherie véhiculée par les médias et par des médecins trop débordés pour remettre en question la conformité des études commandées par les compagnies pharmaceutiques.

Un livre extrêmement bien documenté qui donne l'heure juste et sonne l'alarme.

27,95\$ • En vente en librairie
15,99\$ • Format numérique (chez votre libraire en ligne)

Prix des lecteurs Radio-Canada 2014
pour une littérature franco-canadienne

Du 20 mars au 27 avril

Courez la chance de découvrir le Vietnam et son exotisme
en participant au concours mettant en vedette les auteurs franco-canadiens de l'heure.

Valeur: 6 000 \$

Détails et règlements à:
ICI.Radio-Canada.ca/prixdeslecteurs

ACADÉMIE DES LETTRES DU QUÉBEC
42^e Rencontre québécoise internationale des écrivains

LE GLISSEMENT DES GENRES
MONTRÉAL, 3-5 AVRIL 2014

3 avril – 18 h
CONFÉRENCE INAUGURALE
PAUL CHANEL MALENFANT
« D'UN GENRE, L'AUTRE ? »
Maison des écrivains
3492, avenue Laval

4 avril – 18 h
LECTURE PUBLIQUE
ALEXANDRE BERGAMINI (FRANCE)
PILAR GONZÁLEZ ESPAÑA (ESPAGNE)
ERIC SARNER (FRANCE/ALLEMAGNE)
FABIO SCOTTO (ITALIE)
SERGE PATRICE THIBODEAU (ACADIE)
AVEC LA PARTICIPATION DE
TRISTAN MALAVOY
Galerie Graff
963, rue Rachel Est